

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

CeeJay
Le prophète du néant
POÉSIE

GAËTAN FAUCER
Théâtre
Le sourire de RODIN

David Giannoni '138
L'indien de Breizh
bookleg

David Giannoni
La foi
la connaissance
et le souvenir
La fede, la conoscenza e il ricordo

HOPE
Sylvie Godefroid

Jean-Pol Hecq
Tea Time à New Delhi

Michel Joliet
en collaboration avec Noëlle Lans
VOYAGE
EN PAYS
D'ÉCRITURE
avant-dire de Pierre Mertens

Charles Léonard
CONGO
L'AUTRE HISTOIRE
De Léopold II,
fer de lance de l'antiesclavagisme,
à l'esclavagisme des multinationales

Claude Bassep
Sans équipage
Illustrations de Jean-Michel

André SCHALLER
ET JE NE VOIS
QU'EUX DEUX

BERTRAND SCHOLTUS
GUERRE
SAINTE

L'ÉPOPIAË,
Sonnets héroïques,
&
L'APOLLONIAË,
Couronne de Sonnets.
Par JEAN-LOUP SEBAN.

A BRUXELLES,
CHEZ ROBERT CLÉMENT, IMPRIMEUR,
MMXVII.

SOMMAIRE

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Éditorial	3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET JEAN-POL MASSON	Hommage à Monica Salt	9
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CLAUDE MISEUR	Hommage à Jean d'Ormesson	11
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI	Chez Alain Dartevelle et chez personne d'autre	14
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-BAPTISTE BARONIAN	La table des deux Jean, d'Elsa et de Louis	16
ADMINISTRATEURS DOMINIQUE AGUÉSSY JEAN-BAPTISTE BARONIAN MICHEL CLIQUET JACQUES DE DECKER COLETTE FRÈRE PHILIPPE LEUCKX CHRISTIAN LIBENS DANIEL SALVATORE SCHIFFER	Soirée des Lettres 18 octobre 2017	19
	Soirée des Lettres 29 novembre 2017	20
	Apéritif des Poètes 21 octobre 2017	22
	Lectures	25
	Activités des membres	47
COMMISSION DES LETTRES DOMINIQUE AGUÉSSY JEAN-BAPTISTE BARONIAN CARINO BUCCIARELLI ANNE-MICHÈLE HAMESSE MICHEL JOIRET PHILIPPE LEUCKX CLAUDE MISEUR	Erratum & Cotisations 2018	51

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Michel Joiret.

Relecture : Claude Miseur

Mise en page : Frédéric Vinclair

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

La présidence d'une association... pas comme les autres !

réponses aux questions de Michel Joiret

Madame la Présidente, quand avez-vous pris vos fonctions ?

Officiellement j'ai été nommée présidente de l'Association des Écrivains Belges en mars 2016.

Quelle est la nature de votre projet ?

Je souhaite mettre en lumière les œuvres d'écrivains belges qui émergent des publications récentes. Les outils dont dispose l'Association sont divers et, pour la plupart, bien connus de nos membres : présenter leurs ouvrages lors des Soirées des Lettres, chaque 3e mercredi du mois à la Maison des Écrivains, en diversifier le public, signaler les nouvelles parutions et répertorier l'ensemble des activités littéraires belges dans notre revue "Nos Lettres", ce qui constituera ainsi une somme d'archives accessibles aux futurs chercheurs. Outre les traditionnelles Soirées des Lettres, nous programmons également de nombreuses soirées thématiques ou consacrées à une personnalité marquante de la littérature belge. Ces soirées sont et seront animées par Michel Joiret.

Ce projet s'inscrit-il dans la foulée de vos prédécesseurs (France Bastia, Jean-Pierre Dopagne, Jean Lacroix) ou souhaitez-vous orienter l'Association des Écrivains belges vers de nouvelles perspectives ?

ÉDITORIAL

Mes prédécesseurs ont chacun œuvré utilement à la mise en lumière des lettres belges, chacun selon sa personnalité, son charisme et son talent. Je souhaite pour ma part rompre définitivement avec la réputation « vieillotte » que traîne l'AEB depuis trop longtemps. Tout en restant attachée à notre glorieux patrimoine, dont Camille Lemonnier reste la figure emblématique, je souhaite voir entrer l'AEB de plein pied dans le 21^e siècle, notamment par le canal d'une revue modernisée, aux propos actuels, débarrassée de tout anachronisme, décomplexée et en connexion avec le futur. Il me plaît ainsi d'accueillir à la Maison des Écrivains des littératures encore non admises parmi nos classiques, comme les livres graphiques par exemple.

Le Conseil d'Administration d'aujourd'hui est sensiblement différent des précédents. Le voyez-vous en phase avec vos propres orientations ?

Loin des dissensions qui ont marqué les conseils d'administration du passé, je souhaite voir réunis autour de notre table des gens sympathiques, souriants et prêts à laisser leur égo au vestiaire. Ce n'est pas toujours chose aisée mais nous sommes sur la bonne voie et j'espère de tout cœur y parvenir. Chaque membre du CA possède un point fort, un talent particulier qu'il met au service de l'Association pour y apporter sa propre lumière, sa propre vision du monde. Nous l'invitons à y approfondir le domaine qui lui tient le plus à cœur, participant ainsi aux rouages qui actionnent à merveille notre équipage.

Quelles sont les innovations enregistrées en 2017 ? Comment se présente la programmation de l'année 2018 ?

ÉDITORIAL

Outre les soirées thématiques dont je parlais plus haut, il me tient également à cœur de promouvoir des domaines tels que la poésie et le théâtre auxquels nous entendons réserver une place de choix. L'Apéritif des Poètes, animé par Claude Miseur, et les activités spécifiques à l'art de la scène, s'inviteront régulièrement – et très naturellement dans notre programmation.

La Ministre de la Culture et le service de la Promotion des Lettres ont-ils de nouvelles attentes par rapport au devenir de la Maison des Écrivains ? Lesquelles?

Le Ministère est très intéressé par l'emménagement possible d'une partie du département BD en nos murs. Nous en sommes à des pourparlers et souhaitons convenir d'une répartition des espaces où chacun trouvera sa place.

Que peuvent attendre les membres de l'AEB d'une telle association ?

L'Association des Écrivains offre à ses membres une reconnaissance, une mise en valeur de leurs œuvres et aussi un esprit de solidarité, que je souhaite restaurer, entre le plus grand nombre d'écrivains belges. Cette politique d'échange et de convivialité, peu apparente jusqu'ici, remplacera un déplorable esprit compétitif en nous rendant plus forts, plus solidaires et plus riches.

Après tout, une même passion nous anime et ce serait utile et généreux de la partager. À cet égard, nous privilégions quelques idées essentielles : rester ouvert à la lecture des œuvres voisines, partager nos initiatives et nous inspirer mutuellement plutôt que de nous jalouser et nous combattre...

ÉDITORIAL

Quelles sont les conditions requises pour faire partie de l'Association des Écrivains belges ?

Il est demandé à la personne qui souhaite devenir membre de l'AEB, d'envoyer à la Maison des Écrivains, 150 chaussée des Wavre, 1050 Bruxelles, son curriculum vitae, la liste de ses publications accompagnée du nom de son éditeur et si possible d'un exemplaire de ses ouvrages significatifs.

L'AEB envisage-t-elle de travailler en synergie avec d'autres associations ?

L'AEB entretient de fortes relations d'amitié avec l'ARAEW, association des artistes et écrivains de Wallonie dont le président est Joseph Bodson, ainsi qu'avec la Revue le Non-Dit dont le fondateur est Michel Joiret, par ailleurs vice-président de l'AEB.

Le nom de Camille Lemonnier associe de facto l'Association à des devoirs de mémoire (l'histoire des Lettres belges et la vitalité des mouvements littéraires)... Comment se situe-t-elle par rapport à ce regard patrimonial ?

Michel Joiret justement consacre nombre de soirées thématiques à la mise en lumière de notre patrimoine littéraire ; une récente soirée consacrée à Emile Verhaeren, en témoigne.

Par ailleurs, les jeunes écrivains peuvent assurément revendiquer leur place dans l'Association. Comment voyez-vous leur intégration ?

Les souffles nouveaux sont bienvenus ; ils nous permettent

ÉDITORIAL

sans l'ombre d'un doute de rajeunir une association centenaire sans pour autant abandonner les grandes voix qui l'ont construite et l'ont rendue intemporelle.

Chaque écrivain présente une œuvre individuelle... Est-il aisé de faire cohabiter des formes d'écriture totalement distinctes ?

Toute forme d'écriture est bienvenue à l'Association, la nouveauté ne l'effraie pas. Elle reste toutefois vigilante quant à la qualité littéraire des textes qui lui sont soumis.

La revue "Nos Lettres" a-t-elle une vocation associative ou rend-elle compte prioritairement des publications les plus récentes ?

Il convient que les membres de l'AEB soient informés de la vie littéraire de l'association et qu'ils prennent connaissance des manifestations et rencontres extérieures à notre Maison. Nos Lettres assure la liaison entre elles et nous.

Comment peut-on entrer en contact avec l'AEB ?

150 chaussée de Wavre , 1050 Bruxelles
Tél 02/512 36 57 - Secrétaire : Frédéric Vinclair.

Pour vous, la Maison des Écrivains est et reste...

Un endroit magique, peuplé des prestigieux et émouvants fantômes du passé et tourné résolument vers l'avenir.

Le souvenir de Camille Lemonnier hante la Maison des Écrivains... De quelle manière ?

ÉDITORIAL

Les lieux superbes qui accueillent le Musée Camille Lemonnier ont gardé les traces d'un passage et d'un passé déterminants dans la vie littéraire de notre communauté. On voit maintenant les salons prestigieux occupés par de jeunes écrivains, poètes ou comédiens, qui donnent du sens aux idées et projets d'écriture qui s'initient patiemment. Les passeurs d'aujourd'hui ont droit à toute notre sollicitude.

Quelles sont les personnalités qui vous ont marquée à l'AEB ?

Tous les membres de l'AEB méritent d'être cités. Chaque écrivain apporte aux autres un supplément d'âme, aucune contribution n'est anodine, nous sommes tous de grands écrivains, chacun à notre manière.

Avez-vous conscience de « défendre la littérature » comme ce fut le cas à d'autres époques ?

Plus que de défendre la littérature il me paraît important de défendre les écrivains qui la portent. Ils souffrent pour la plupart d'un manque de reconnaissance, ils veulent tous être aimés, entendus et reconnus dans leur art, et chacun sait que l'entreprise est redoutable... L'Association des Écrivains se propose de laisser à chacun une petite part de lumière, en signe de reconnaissance et d'amitié.

Si c'était à refaire...

On ne choisit pas ce qu'on fait, on accepte ou on refuse, le reste est affaire de destin et le mien me souffle de poursuivre ma tâche à la Maison des Écrivains et de rester, pour les uns et les autres, une bénévoles passionnée par les champs d'écriture. Ne sommes-nous pas aussi, tous, des écrivains...

Monica...

par Thierry-Pierre Clément

Le Non-Dit est en deuil : notre chère amie Monica Salt, membre active de notre conseil d'administration depuis de longues années, s'en est allée brusquement le lundi 2 octobre 2017.



Monica était une femme lumineuse, rayonnante, bienfaitrice, totalement tournée vers les autres. Elle donnait du bonheur. Lorsque je lui demandais comment elle arrivait à garder en toutes circonstances, et malgré les épreuves, une attitude aussi positive, elle me répondait : « je n'y peux rien, c'est dans ma nature ! »... et elle ajoutait, avec un brin de malice : « je n'ai donc aucun mérite, puisque je n'ai pas d'effort à faire... » Vous voyez, elle ne voulait pas garder pour elle sa propre lumière.

Nous avions l'habitude, elle et moi, depuis quelques années, de nous promener au domaine du château de La Hulpe. Elle aimait beaucoup ce domaine. Nous y semions des cailloux, d'innombrables cailloux qu'elle avait ramassés tout au long de ses nombreux voyages, dans le désert, ou en Espagne sur la Côte de Lumière (justement) au bord de l'Atlantique, ou encore sur l'île de Crète où elle aimait se ressourcer ces dernières années. Il y a là, dans ce domaine du château de La Hulpe, parmi d'autres arbres qui étaient nos amis et que nous ne

HOMMAGE A MONICA SALT

manquions jamais de saluer, un très vieux et grand chêne qui veille au bord du ruisseau, au fond d'un bois secret. Nous aimions ce chêne. Alors, j'ai dédié à Monica un poème, *Le gardien*, qui est une *célébration du chêne*. Elle n'a pas eu le temps de lire la version finale de ce poème, la voici partagée avec vous, c'est ce qu'elle aurait aimé.

Le gardien

(Célébration du chêne)

À la mémoire de Monica Salt

à tes pieds vagabonde la rivière
sur ta tête la caravane des nuages
et toi planté là dans l'argile
immobile par les quatre saisons
accablé de chaleur
ou traversé de grêles et d'éclairs
raviné par le temps qui s'écoule
et creuse ton écorce

mais à l'ombre de ton feuillage
toujours bienveillant tu accueilles
le repos et le chant des oiseaux
les prières des passants
les amours des amants
on te montre de loin sur l'horizon
comme une île apparue dans la mer
nous fuyons les tempêtes et toi
tu demeures et tu nous sauves

Aujourd'hui la lumière s'en est allée avec les couleurs de l'automne, mais cette lumière, croyez-moi, cette lumière ne cessera jamais de nous accompagner.

Un seul mot peut être dit : merci ! Merci, chère Monica, d'avoir si bellement, si vivement ensoleillé notre chemin !

Jean d'Ormesson, «lumière du siècle»

par Daniel Salvatore-Schiffer

Son regard bleu et pénétrant, vif comme l'éclair dans un ciel d'azur, profond comme un puits de science, ne brillera plus désormais, sinon pour illuminer les merveilleuses pages qu'il écrivit, au fil de livres souvent mémorables, tout au long de son intense et riche existence : Jean d'Ormesson, l'un des plus beaux esprits de notre temps, cette voltairienne lumière de notre siècle, n'est plus, bien que son aura, elle, ne se verra probablement jamais éteinte au panthéon de l'intelligence pure. La vieillesse, en effet, vient de l'emporter, à l'âge respectable de 92 ans, en cette funeste nuit du 4 au 5 décembre 2017.

*« l'un des
plus beaux
esprits de
notre
temps »*

CHATEAUBRIAND, SON FRÈRE D'ÂME

Aussi, de lui, pourrait-on aisément dire ce que l'immense Chateaubriand en personne, son frère d'âme en matière de style, écrivit, se souvenant là d'une ode posthume ayant « tout le charme du *Jour des Morts* », en ses impérissables *Mémoires d'outre-tombe* :

*« La vieillesse déjà vient avec ses souffrances :
Que m'offre l'avenir ? De courtes espérances.
Que m'offre le passé ? Des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme ; il s'instruit avec l'âge :
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?
Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige :
La vie à son déclin est pour moi sans prestige ;
Dans le miroir du temps elle perd des appas.
Plaisirs ! Allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,*

HOMMAGE A JEAN D'ORMESSON

.....

[1] François-René de Chateaubriand, *Et ne l'insultez pas ! [1]* »

Mémoires d'outre-tombe, Gallimard,

«Bibliothèque de La Pléiade», tome I,

Paris, 1951, p. 389-390.

OSCAR WILDE : NOTRE FRÈRE EN DANDYSME

Jean d'Ormesson, pour qui la vie fut toujours une paradoxale et quasi oxymorique « fête en larmes », ainsi qu'il intitula l'un de ses plus beaux romans, n'a jamais été, pourtant, lui-même vieux. Sage, comme tout homme rejoint par le grand âge, oui ! Mais, vieux, jamais, à l'instar de cet autre modèle littéraire que fut, pour lui comme pour moi, le jeune Dorian Gray de notre cher Oscar Wilde, cet écrivain dandy – à l'image de sa propre personne – que nous portions, d'un commun accord, dans notre cœur.

Je me souviens, à ce propos : « Merci, cher ami ! Vous n'auriez pas pu me faire de plus grand et beau cadeau », m'écrivit un jour, distillé à l'encre bleue sur un billet que j'ai précieusement conservé, Jean d'Ormesson lorsque, ému et reconnaissant à la fois, je lui envoyai, à son domicile privé, un exemplaire dédicacé de ma biographie (qui venait alors de paraître, en 2009, chez Gallimard) de ce même Oscar Wilde.

L'ÉTOFFE DES SEIGNEURS

Je me souviens encore. C'est en janvier 2003 – il y aura bientôt 15 ans – que j'ai rencontré, pour la première fois, Jean d'Ormesson. C'était donc en plein hiver. Et, pourtant, cet homme d'une rare élégance était chaussé là – ce détail me frappa tout particulièrement – d'une paire de souliers en daim bleu, à l'image de ses yeux, et sans chaussettes, comme si ce fût l'été. Il revenait à peine, confia-t-il alors à mon regard surpris, de Corse, où il avait passé, en compagnie de quelques amis (dont, je crois, cet autre distingué que fut son compère Marc Fumaroli), ses vacances de Noël. Nous nous mîmes ensuite à parler, longuement, calmement mais chaleureusement, intimes et distants tout à la fois, comme si

HOMMAGE A JEAN D'ORMESSON

nous avons été, lui et moi, dans un club pour « *gentlemen* ». La grâce, me sembla-t-il alors, l'habitait, comme drapé, qu'il était, dans l'étoffe des seigneurs !

Cela se passa dans les salons feutrés de chez Gallimard, où il venait de publier l'un de ses meilleurs récits, aux très pudiques mais clairs accents autobiographiques : *C'était bien*, en était le joli, et surtout prémonitoire, titre. Car, en ces sortes de confessions qui ne disent pas leur nom, il y parlait certes, en filigrane, de certaines bribes de sa propre vie, mais déjà, aussi, de sa future mort : cette mort qui ne cessa jamais de le hanter, quoiqu'il en acceptât bien évidemment, comme tout être sensible, profond et intelligent, le caractère inéluctable.

MONTAIGNE OU L'ART DE MOURIR

À ce mortel destin de tout homme, Jean d'Ormesson, qui, infailliblement lucide, ne crut jamais à son immortalité, sinon sous la coupole dorée de l'Académie Française, s'y préparait depuis longtemps déjà. Sur ce désespérant mais sûr chemin de la finitude humaine, un autre grand et bel esprit de la culture française l'accompagnait, en effet, non moins fidèlement, depuis de longues et fructueuses années, que son bien-aimé Chateaubriand : Montaigne, le plus noble des humanistes en même temps que le plus humble des aristocrates, pour qui, à méditer le Livre I de ses « *Essais* », et suivant en cela la sagesse socratique telle que l'énonce Platon en son antique « *Phédon* », « philosophe, c'est apprendre à mourir ».

Ainsi donc, mon ami Jean d'Ormesson a fini, lui aussi, par quitter ce bas monde. J'espère, de tout cœur, qu'il l'aura laissé sereinement, sans souffrir, cueilli dans le paisible sommeil de ce qui est, désormais, son éternelle nuit.

Adieu, cher Jean, prince des lettres et modèle d'esprit : ton fabuleux souvenir luit en moi, immortel, comme en un ciel étoilé !

*« ton fabuleux
souvenir luit
en moi,
immortel,
comme en un
ciel étoilé ! »*



Chez Alain Dartevelle et chez personne d'autre

par Jean-Baptiste Baronian

*« Bien sûr, tout
le monde sait à
quel point la
mort est une
grande salope. »*

Bien sûr, tout le monde sait à quel point la mort est une grande salope. À quel point aussi elle peut se montrer cynique. Cette fois, sans consulter personne, elle a choisi d'emporter le même jour, le jour de la Saint-Nicolas, à quelques heures d'intervalles, Johnny Hallyday et Alain Dartevelle.

Je les aimais beaucoup tous les deux. Johnny, parce qu'il était Johnny et parce que j'ai entendu sa voix *familière* à d'innombrables reprises depuis près de soixante ans ; Alain parce qu'il était Alain, Alain avec lequel j'allais, naguère encore, souvent déjeuner du côté de la place Sainte-Catherine, à Bruxelles, Alain qui était un remarquable écrivain racé, peut-être le plus inventif de sa génération. Hélas, peu de gens l'ont su de son vivant (il est né à Mons en 1951), et je n'ai pas cessé de le déplorer, moi qui ai eu le bonheur d'avoir édité deux de ses livres dans la collection « La Petite Belgique » : *Amours sanglantes* (2011) et *Dans la ville infinie* (2013). Il possédait – que dis-je ? –, il possède un ton et un style bien à lui – curieux et rare mélange de lyrisme, d'efficacité et de préciosité.

Dans son œuvre (une dizaine de romans et une centaine de nouvelles), Alain Dartevelle a des phobies, des obsessions, des visions, des phantasmes, que je qualifierais de récurrents, que je ne retrouve chez personne d'autre et dont témoignent magnifiquement ses tout derniers textes : *Toy Boy et autres leurres*, *Dans les griffes du Doudou* et *Comme un Cobra* (du nom du mouvement Cobra cher à Christian Dotremont, le héros de l'ouvrage).

Toy Boy et autres leurres, qu'il m'a dédié, et *Dans les griffes du*

Doudou, qu'il a dédié à Luc Dellisse, ont paru en 2017, alors qu'Alain Dartevelle était déjà profondément miné par la maladie. Le poignant et superbe *Comme un Cobra*, il l'a achevé très peu de temps avant que la Grande Salope ne l'arrache à nous, à sa femme, à ses amis, à ses lecteurs, et je n'ai pas peur de le dire, à l'histoire de notre littérature.

Mais l'éternelle Grande Salope aura beau faire, elle ne parviendra pas à arracher de nos mains les livres qu'il a publiés et qui sont tous à *découvrir*.





Photographie par Anita De Meyer.

La table des deux Jean, d'Elsa et de Louis

par Michel Joiret

Animateur premier d'un spectacle joué à Dourdan le vendredi 21 avril 2017, dans le cadre d'un séminaire du Non-Dit consacré essentiellement à Louis Aragon et Jean Cocteau, Alain Miniot a magistralement rendu la magie d'une rencontre virtuelle certes, mais aussi fondée à bien des égards, sensible et pénétrante à travers une mise en scène entre sobriété et suggestion. Partenaires masqués, tour à tour invités à la table du mentor, humeurs d'artistes dépouillés de leur corps, retrouvailles improbables (et cependant...), romances gravées dans le marbre, mais par-dessus tout, miracle de la parole, reprise par trois créateurs : Elsa Triolet, Louis Aragon, Jean Cocteau et un comédien : Jean Marais... Tout un dédale de déchirements et de passions, toute une époque écorchée vive entre vérité et mensonge... Rythmée par les accords de Roger Hindricq et les textes décochés comme des flèches par le récitant, c'est bien la légitimité de l'art qui rapproche des

LA TABLE DES DEUX JEAN...

auteurs que le hasard seul a requis à une « table de conversation » aléatoire...

La langue française que nous pratiquons avec gourmandise est évidemment notre raison d'être, notre paraphe, notre atticisme et surtout, notre manière de vivre et de penser. Mais en même temps, elle entend porter notre passion commune pour la société, en confortant autour de nous une citoyenneté naturelle plutôt que corporatiste. On oublie parfois que l'imaginaire est une famille et que les frontières de la langue n'ont guère besoin de préserver le territoire de l'écriture. À plus forte raison quand il s'agit de la France et de la Belgique. Peu d'entre nous ont fait l'économie de cette grande table de fête où l'on a pu retrouver tour à tour les oncles français, les cousins belges, les sœurs éloignées ou proches d'une même aventure littéraire. Les exemples ne manquent pas. Rappelons incidemment que la reine Elisabeth de Belgique ramenait des chocolats à Colette, elle-même, Marraine de cœur de notre Académie. Et toujours le même quartier de Paris, ce Palais-royal où nous rencontrons d'autres cousins : Jean Cocteau et Jean Marais, le premier, succédant à Colette et assurant à l'Académie de langue et de littérature française, que la parole intime continuerait de s'écrire avec la même intensité dans les deux pays. Notre intérêt pour Louis Aragon tient probablement à la place que la Belgique réserve à la poésie, un plat de choix qui a notamment nourri en son temps, les Biennales de poésie à Knokke. Cet Aragon-là, poète lu, revisité par Léo Ferré et Jean Ferrat, a émergé dans le cours de notre enseignement dès lors que les écrivains français garnissaient nos anthologies, nos mémoires et nos sensibilités. Le spectacle : *À la table des deux Jean, d'Elsa et de Louis*, nous rend ce que nous n'avons probablement jamais perdu mais qu'il est bon de faire entendre quand notre citoyenneté d'écrivain se heurte incidemment au

*« on oublie
parfois que
l'imaginaire
est une
famille »*

LA TABLE DES DEUX JEAN...

tumulte de notre temps. Le comédien Alain Minitot porte l'écriture de nos régions depuis toujours, il en est le gardien, le choryphée, l'orchestre intérieur, l'ami des auteurs, mais surtout, ce long commerce avec les écrivains lui a façonné une sensibilité pénétrante, quasi historique, significative de notre singularité créatrice. Entre la Belgique, l'écriture et lui, la porosité complice est totale. Ceux qui se souviennent du fabuleux Grenier – je parle du *Grenier aux chansons* –, prennent l'exacte mesure d'une telle présence, de la patine et de la profondeur des lieux, de l'événement, de son témoin. Les autres remueront la mémoire de cet après-guerre qui fut nécessairement celle de leurs aînés mais qui s'inscrit d'ores et déjà dans la réserve précieuse de notre bibliothèque intérieure. Un ouvrage récent : *Alain Minitot: Funambule des mots*, écrit par Noëlle Lans, vous permettra d'en savoir plus sur l'exceptionnel parcours de notre comédien du soir. Il est accompagné par Roger Hindricq, autant compagnon que musicien de valeur, autant porteur d'accords que Minitot peut être porteur d'écriture... Pour que la fête soit complète, il convient que la *Table des deux Jean, d'Elsa et de Louis* soit dressée dans un lieu d'ouverture et de partage. Cette maison Camille Lemonnier sera donc pour un temps, le plateau vivant d'un prodigieux opéra dont nous serons tout à la fois, les commensaux, le chœur, les invités et les hôtes.



Noëlle Lans, *Alain Minitot:*

Funambule des mots. Bruxelles:

édition Parler d'être, col.

Témoignages, 2016.

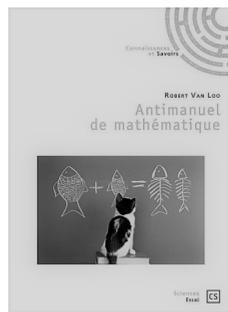
Soirée des Lettres

18 octobre 2017

Renaud Denuit, auteur multiple, philosophe et homme de médias, abordant tour à tour le domaine politique, la fiction et la poésie présenta avec beaucoup de finesse et pertinence le dernier roman d'Armel Job *En son absence* paru chez Robert Laffont. Ce roman captivant vient enrichir l'œuvre romanesque importante d'Armel Job qui manie le suspense de main de maître, ses histoires se passent souvent au coeur des Ardennes, son regard sombre sur la condition humaine nous rappelle parfois celui de Claude Chabrol.



L'ouvrage du mathématicien Robert Van Loo, *Antimanuel de mathématique*, paru à Paris aux éditions Connaissance et Savoir, fut présenté par le poète, nouvelliste et romancier Carino Bucciarelli. Le nombreux public se verra persuadé, à l'issue de cette confrontation entre science et poésie, qu'il existe entre ces deux disciplines, un lien secret.



Confidences de l'eau, parue aux éditions de l'Arbre à paroles, est, après *Altitude*, le deuxième recueil de Pierre Warrant. La sensibilité poétique de ce poète et photographe, a enchanté l'auditoire. Le poète Philippe Leuckx, toujours aussi percutant, a présenté ces *Confidences de l'eau*, « livre de douceur au charme fou », comme il sait le faire, avec sensibilité et passion.



Armel Job, *En son absence*. Paris, éd. Robert Laffont, 2017.

Robert Van Loo, *Antimanuel de mathématique*. Paris, éd. Connaissance et savoir, 2017.

Pierre Warrant, *Confidences de l'eau*. Amay, éd. L'Arbre à paroles, 2016.

Soirée des Lettres

29 novembre 2017

Lors de la soirée du 29 novembre, nous avons eu le plaisir de recevoir trois auteurs aux sensibilités totalement différentes. Si les livres présentés différaient eux aussi par leur technique, leur style et leur contenu, très vite pourtant on a saisi qu'un sens commun anime ces trois écrivains. Tour à tour, Lorenzo Cecchi, Philippe De Riemaecker et Thierry Werts on fait état de leur rapport essentiellement humain avec l'écriture. Un livre, somme toute, s'efface devant des implications bien plus profondes. Les personnages, nombreux, qui passent dans ces trois ouvrages, s'ils sont le fait de fictions, vous donnent la sensation de la vie même.



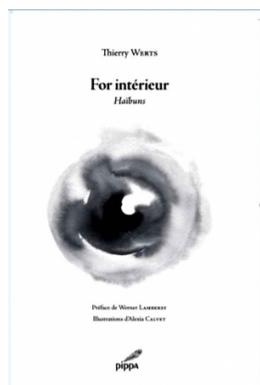
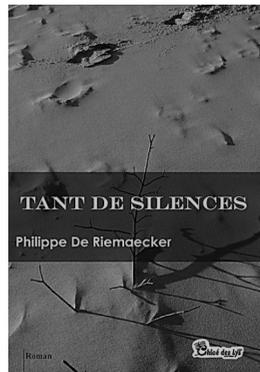
Lorenzo Cecchi, pour son recueil de nouvelles *Contes Espagnols* paru au Cactus Inébranlable, interrogé par Carino Bucciarelli, n'a eu de cesse d'évoquer les rapports permanents entre son parcours personnel et ses livres. Ses nouvelles évoquent sans arrêt des personnages qui, s'ils sont de simples créations littéraires, vous donnent la claire impression que vous les avez croisés il y a peu dans la rue. Avec une connivence évidente entre lui et son présentateur, et non sans sourire, Cecchi a parlé de leur origine commune, à savoir la ville de Charleroi, dont la population multiculturelle n'a pu manquer de servir de modèle à nombre de ces pages.

Philippe De Riemaecker, pour son roman *Tant De Silence..!* paru chez Encre Rouge, a dialogué avec Patricia Fontaine, psychologue, thérapeute spécialisée en gérontologie et elle-même romancière. De nouveau, une belle connivence intellectuelle entre ces deux auteurs a permis de souligner le

SOIRÉE DES LETTRES DU 29 NOVEMBRE 2017

sens particulièrement humain du livre de notre invité. Situé en partie en Iran, ce récit met en scène des drames autant que des faits anodins ; et Philippe De Riemaecker a pu, en sortant du cadre de son livre, nous faire vibrer par sa sympathie et son évidente chaleur en nous rappelant nos « devoirs » de tolérance et de pacification.

Nous avons terminé cette Soirée des Lettres avec notre dernier invité, Thierry Werts, pour son recueil *For Intérieur* paru chez Pippa. Si l'on passe de la nouvelle et du roman à la poésie, nous ne changeons pas de cap. Il s'agit bien de la vie même, ici, qui se déroule. Thierry Werts nous parlera de ses rapports entre les poèmes narratifs, habités de personnages et de situations difficiles, et de la chute, à la page suivante, où un simple haïku, plus évanescent, vient donner son contrepoint troublant. Nous avons également eu, à cette occasion, le plaisir de découvrir un nouveau présentateur en nos murs, Pierre Morlet, dont on connaît la carrière dans la magistrature, et qui a su, par son érudition et sa prestance, captiver l'audience et poser les questions essentielles.



Lorenzo Cecchi, *Contes espagnols*. Amougies, Cactus inébranlable éditions, 2016.

Philippe de Riemaecker, *Tant de silences*. Canohès, éd. Encre Rouge, 2016.

Thierry Werts, *For intérieur: haïbuns*. Paris, éd. Pippa, 2016.



Photo par Anita De Meyer

Apéro des Poètes du 14 octobre 2017:

*Éditions Tétras Lyre
Marc Imberechts*

C'est par un après-midi ensoleillé d'octobre qu'un troisième rendez-vous de l'Apéritif des Poètes recevait à l'AEB une maison d'édition au parcours singulier ainsi que son fondateur qui y publiait récemment une chronique autobiographique.

Les Éditions Tétras Lyre voient le jour en 1988 à l'initiative de Marc Imberechts et d'une paire d'amis. Pendant plus de vingt ans – bientôt trente –, cette maison d'édition de poésie aura publié pas moins d'une centaine de titres pour lesquels elle a toujours tenu à associer recherche plastique et qualité des textes, sans perdre de vue l'exigence que requiert une facture artisanale assumée.

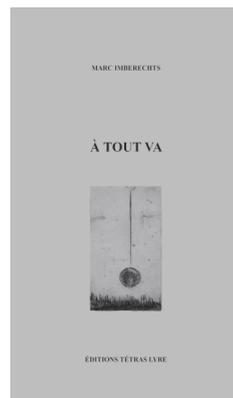
En 2010, Marc Imberechts confie l'animation de la maison à Maxime Coton – Prix Emma Martin 2017 (AEB). Le Tétras Lyre prend alors une nouvelle orientation tant de sa communication que de sa ligne éditoriale. Le premier-contrat programme avec la Fédération Wallonie-Bruxelles est signé et une nouvelle collection voit le jour. Aujourd'hui, soucieux de se consacrer au développement d'une œuvre poétique personnelle, Maxime Coton a transmis la direction des éditions à Primaëlle Verteneuil.

Maxime et Primaëlle nous ont fait l'immense plaisir d'accompagner Marc et de nous faire part de leur expérience récente à la tête de la maison d'édition.

Mais parlons de Marc, fondateur de Tétras Lyre et invité du jour, qui nous entretient de son petit dernier, essai autobiographique en prose, couvrant les années 1953 à 1970, intitulé *À tout va*.

Né à Gembloux en 1942 d'une fratrie de neuf enfants, Marc Imberechts vit depuis 30 ans en Pays de Herve. Jeunesse bourlingueuse pour – osons le mot – cet électron libre toujours curieux d'en savoir plus sur le monde et pressé d'accumuler ses propres expériences, au détriment parfois de ses études. Le livre qu'il présente consigne en brefs paragraphes ses pérégrinations sans confort, son goût pour la nature et la solitude, les doutes de l'adolescence face aux événements de l'époque où il grandit, ses réflexions suite à ses innombrables lectures et la rencontre – parfois improbable en auto-stop, quelques sous et dix mots d'anglais – qu'il fait d'auteurs comme Kenneth White à Edimburg avec qui il scellera une longue amitié.

Après des années de voyages qui le mèneront en Afrique, en France et en Écosse sans oublier différentes occupations



alimentaires en menuiserie, maçonnerie, taxi de nuit (années '70), il s'engage dans l'enseignement auprès d'enfants en difficultés. Une rencontre décidera d'un tournant radical dans sa vie : il fait la connaissance de la regrettée Madeleine Biefnot et c'est alors l'immersion dans le monde de la poésie qui le rapproche aussi de la typographie à laquelle il s'intéresse tant qu'en 1988, avec quelques amis, il fonde les éditions Tétras Lyre.

C'est tout cela qui nous a valu le grand plaisir de le rencontrer entouré d'amis, de membres de sa famille parfois venus de fort loin, comme aussi des simples admirateurs que nous sommes de son œuvre et d'un charisme qui n'appartient qu'à lui.

Claude Miseur

LECTURES

CeeJay, *Le prophète du néant*. Bruxelles, éd. MaelstrÖm reEvolution, 2017.

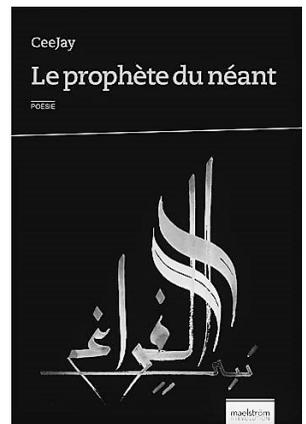
Qui est-il ? On lit dans la notice incluse dans le livre que CeeJay, de son vrai nom J.C. Crommelynck, n'a rien d'un nouveau venu dans l'univers créatif. On le découvre peintre, sculpteur, graveur et jusqu'à styliste de mode, mais pas de mention d'une quelconque publication littéraire avant 2014 avec un livre au titre étonnant : *Bombe voyage bombe voyage*. Et voici que le même éditeur nous livre, dans une très belle édition, son deuxième recueil de poèmes : *Le prophète du néant*.

D'emblée on est emporté par le souffle puissant de cet auteur. Poésie que l'on rattacherait volontiers à la tradition parlée – et visiblement ce poète pratique le slam – plus qu'au courant venu de notre classicisme français. Cela n'exclut en rien une maîtrise de l'écriture ; et on ne peut que dévorer ces pages les unes après les autres. L'auteur qui connaît visiblement l'Afrique du Nord dresse un pont humain entre nos cultures. Son engagement, qui irriterait chez d'autres poètes, trouve ici un écho particulier ; après des vers comme :

*Ici les mots liberté, laïcité, féminité,
Démocratie, droits humains sont bannis
On décapite et on enflamme le sanctuaire des âmes.*

On lit :

*D'entre les pierres s'infiltré le silence des morts
La nuit prend une résonance toute particulière
A n'être l'écho d'aucun autre bruit*



On ne peut que saluer l'aptitude de l'auteur à mêler des images infiniment poétiques à la chair, la poussière et la vie même. Quand il nous dit : *Je suis sans religion*, parle-t-il de lui ou donne-t-il la parole à un personnage ? Quoi qu'il en soit, le lecteur se retrouve lui-même dans ces pages tant elles fourmillent d'évocations communes à notre mémoire collective. Saluons cette découverte que nous offre l'équipe de Maelström reEvolution.

Carino Bucciarelli

Gaëtan Faucher, *Le sourire de Rodin*. Paris, éd. Spinelle, 2017.

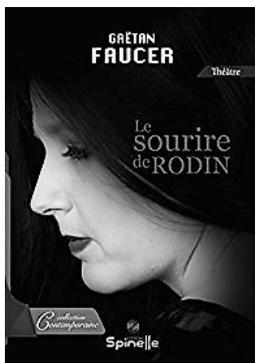
La pièce nouvelle de Faucher joue de la machination et du code dual pour semer le doute dans la lecture. Les deux personnages féminins Pauline et Gina arpentent une maison médicale et taillent chaque jour quelque bavette apparemment bienfaitrice. Mais tout se corse très vite dans cet univers mâtiné de sous-entendus, d'incertains sentiments...

L'oeuvre de Rodin, l'univers d'un film à tourner, la profondeur psychologique et une atmosphère glauque fournissent les atouts de cette dramatique en quatre scènes.

Le lecteur est assuré d'être mené par le bout du nez et il va de surprise en surprise.

Le dramaturge, né en 1975, auteur d'une bonne quinzaine de pièces publiées, devrait dès l'instant se mettre en quête d'un nouveau trio pour porter à la scène ce texte maléfique : deux comédiennes, un metteur en scène. Il ne devrait pas beaucoup attendre.

Philippe Leuckx



David Giannoni, *L'indien de Breizh* et *La foi, la connaissance, et le souvenir*. Bruxelles, éd. Maelström, 2017.

L'éditeur et poète David Giannoni (1968) a profité de sa résidence à Quimperlé pour nous donner un petit livre de vers et de photographies, empreints de lumières, celles de cette belle résidence bretonne, celles des amis retrouvés entre Bretagne et terre "indienne" où cherokee, "dieu qui décline", "avec le temps de Ferré, "L'indien de Breizh", comme il se surnomme, conversent. Voilà un livret en hommage à la terre commune que nous partageons, autour des bardes de toujours, autour des "homme et femme (qui) s'enlacent", au son des couleurs (le vert -gwer), des nuits, des fêtes (feznoz).

Un air de cosmologie partagée fait fête à la lune, à la culture autre, à la poésie ("peut être faite par tous"), l'accueil ("un homme avec la force d'une femme/ un jour/ caressa une pierre/ si tendrement/ l'écoula geindre et rire...")

"Goûter/ à la saveur véritable/ du mot/ Révolution" : pour "le barde que je deviens", la terre bretonne résonne aux accents d'un temps à changer (the time is changing).

Traverse ces textes une mythologie personnelle (un brin de conte à portée morale, une pincée de rites indiens, un imaginaire tissé de monde ouvert) jusque dans les clichés photographiques qui énoncent aussi les thématiques souhaitées : telle photo de couverture (Esplanade Julien Gracq 1910-2007 et ce pochoir "Lorsque le pouvoir de l'amour vaincra l'amour du pouvoir/ le monde connaîtra la paix"), ou d'une bien belle chapelle "désacralisée" où la poésie se fait, ou encore la nuit tombant sur la demeure de résidence, avec la lampe d'une chambre à l'étage (p.2)

La foi, la connaissance et le souvenir, en deux versions italien-français, est un texte du début des années 90, aujourd'hui édité



dans la collection 414, offerte en deux exemples collés tête-bêche.

Sous la triple bannière thématique du titre, Giannoni questionne la sagesse à mettre en œuvre dans un monde déboussolé. L'hôte qu'il invite l'invite à son tour à "se dépouiller de toute rhétorique", l'enjoint à multiplier les questionnements sur l'être, puisque "la sagesse ne se définit pas", parce ce Cosmos si "inatteignable" pousse à trouver d'autres souffles. Dans de longs poèmes lyriques (avec majuscules), le poète s'adresse au dieu, à ses géniteurs, à son propre imaginaire (le Cri, les contes chinois...) en quête d'une Atlantide qui puisse écluser ses nombreuses interrogations sur la vie. De très belles pages sur le père, tout à la fois "padre padrone" et "padre amante", assument la reconnaissance (une autre connaissance que par l'appareil de la foi), la ferveur des origines.

"Nous souffrons de notre étroitesse" lui dit-il, ou "Il est difficile de rester éveillés de nos jours" (p.67) : au milieu des agitations du monde ("du grand vent"), le poète se débat, lance ses débats essentiels, puisqu'il est vrai que "La parole è perdita" (la parole est perte), de nous, de tout. Écrire répare, soulage et promet, per esempio, "Un sein énorme, proéminent/ au-dessus de nos têtes./ Il sera beau alors, nous tous,/ têter à l'unique tétou, / l'unique source,/ lait et lumière/ ensemble"(pp.39-41). Giannoni, fellinien en ces lignes, s'est-il souvenu du très bel "Amarcord" (je me souviens en romagnol), et de la séquence avec l'énorme dame qui offrait ses services et sa poitrine généreuse aux adolescents de Rimini ("Ne souffle pas...") ?

Philippe Leuckx

Article précédemment paru dans « Les Belles Phrases »

<http://lesbellesphrases.skynetblogs.be>



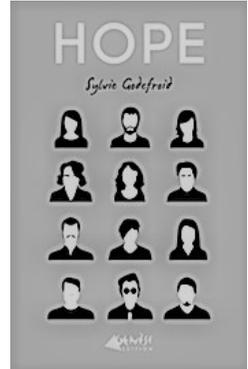
Sylvie Godefroid, *Hope*. Paris, éd. Genèse, 2017.

Très différente de l'œuvre précédente (*La balade des pavés*), qui était un hymne à la vie, une leçon de courage et d'espoir, *Hope*, malgré son nom, pourrait être vue comme un hymne à la mort, une ode au désespoir et à la pulsion de mort. Mais pas seulement.

C'est l'histoire d'une jeune femme née avec une grave malformation du visage, une maladie orpheline (neurofibromatose de type 1), inopérable, qui l'a fait considérer – et par conséquent, se considérer – comme monstrueuse et inapte à vivre parmi les autres. On l'a nommée Hope car il lui faudrait bien du courage pour affronter la vie. En fait, elle n'a jamais pu vivre même les choses les plus anodines, comme offrir son visage au soleil et au vent sur une plage ou sur un trottoir, et personne ne l'a jamais touchée. Elle a subi le regard des autres, répulsion et mépris, jusqu'à la quarantaine, avant de prendre une fatale décision : le suicide. Mais, pour qu'on ne l'oublie jamais, qu'elle ait un jour la chance d'exister et d'être célèbre, elle a choisi le suicide collectif. Elle va sélectionner dix personnes à emmener dans son voyage mortel.

Elle avait des atouts cependant, elle avait un corps superbe, désirable, elle disposait de la fortune de ses parents, elle était «bardée de diplômes». Mais il lui manquait l'essentiel, l'amour de parents qui n'ont pas eu le courage de l'élever eux-mêmes, ou, au moins, l'amour d'autres personnes... Elle n'avait pas visage humain et le déficit d'amour ne lui a pas permis de surmonter ce handicap. Elle n'a développé qu'amertume et haine de l'humanité. Sans cet espoir, dont elle portait le nom.

Peut-être l'auteur, par cette histoire tragique et dérangeante, a-t-elle voulu rappeler à quelles extrémités peut mener la souffrance, à quel degré d'inhumanité peuvent arriver ceux qui



LECTURES

ont manqué de cet ingrédient essentiel de la vie, la *sympathie*, qui nous permet de « sentir ensemble », de partager des vécus, douloureux ou non. Dans l'espoir de nous rendre plus humains vis-à-vis de ceux qui sont hors norme.

Chaque chapitre nous fait découvrir une des victimes (ou des privilégiés ?) que l'héroïne décide d'inviter le 20 octobre 2017, jour de son anniversaire, qui la figera à tout jamais à cet âge. Au lecteur de comprendre ce qui motive les choix de Hope et comment elle va attirer ses invités dans un piège.

Dans un style naturel, un langage familier, Sylvie Godefroid nous fait vivre le drame d'une femme qui « se sent tellement femme quand elle ferme les yeux et tellement monstre quand elle les ouvre ». Cette déchirure intense, Hope refuse de l'assumer plus longtemps, elle se délivre de la souffrance subie en renvoyant la souffrance en miroir à la face du monde.

Isabelle Fable

Jean-Pol Hecq, *Tea Time à New Delhi*. Avin, éd. Luce Wilquin, 2017.

On avait apprécié en son temps le premier roman de Jean-Pol Hecq, *Georges et les dragons*, rubriqué dans le numéro 21 de « Nos Lettres ». Deux ans plus tard, l'auteur récidive et nous livre un roman ambitieux. Tudieu, il s'agit de remonter le temps et d'imaginer tout ce qui ne nous fut pas révélé de la rencontre entre deux monstres sacrés du XXe siècle, Che Guevara et Indira Gandhi.

Rappel des faits historiques ? Le Che, héros de la Révolution cubaine, débarque aux Indes en 1959 dans le cadre d'une mission diplomatique. Il s'agit, pour le nouveau pouvoir, de trouver sa place dans le concert du monde (or, l'Inde promet un rassemblement de pays neutres hors de la dualité Etats-Unis/URSS) mais aussi de se doter des moyens de se défendre (en clair, acheter des armes).

Hecq, qu'on a admiré comme animateur culturel de la RTBF, demeure fidèle à sa ligne de conduite, de vie : prendre le lecteur (comme l'auditeur jadis) délicatement par la main via le fil d'une intrigue gouleyante mais l'ouvrir à mille informations ou réflexions. Sur l'Inde et ses merveilles, ses caractéristiques. Sur la géopolitique du temps, les intérêts qui s'affrontent, la Guerre froide. Sur les personnalités d'Indira et Ernesto/Che.

On s'émeut devant les destinées des deux monuments, on est interpellé par le *frottement* doux/amer de leurs ressemblances et différences, on rêve sur leurs accointances, on est emporté par les réflexions projetées sur la marche du monde et des êtres, le sens de l'action, la pertinence des choix (violence ou pacifisme) sur la réalisation des objectifs et du Bien visé et... on s'amuse avec les aventures qui se tissent autour de la délégation, différents services d'espionnage ayant emprunté son sillage pour le meilleur ou pour le pire.



Jean-Pol Hecq

Tea Time à New Delhi

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

LECTURES

Jean-Pol Hecq a évoqué le terme d'exo-fiction pour caractériser son livre, voulant ainsi insister sur sa démarche : mêler des faits réels et d'autres imaginés, l'Histoire et son histoire. Ce qui serait une déclinaison modérée de l'uchronie.

C'est bien écrit et bien raconté ! En deux livres, Hecq a pleinement intégré notre microcosme. Et même davantage : ouvert un sillon original, teinté d'humanisme et d'effluves exotiques, d'un ton feutré bien à lui.

Philippe Rémy-Wilkin

Michel Joiret et Noëlle Lans, *Voyage en pays d'écriture*. Avant-dire de Pierre Mertens. Bruxelles, éditions M.E.O.

Nous avons fait un beau voyage

Reynaldo Hahn, Ciboulette

Au point de départ, un enseignant qui prend conscience d'une crise de la culture : les jeunes qui ne lisent plus, une rupture profonde entre la littérature, qui hélas s'est perdue auprès d'un public jeune – et aussi adulte – en se complaisant en des jeux de mandarins. Une sorte de scrabble ou de sudoku réservé à des gens extrêmement cultivés, qui n'arrêtent pas de se chamailler entre eux.

Un remède à proposer ? Un nouvel ancrage à suggérer pour des romans, des poèmes à revisiter. Un croisement du temps et du lieu, qui devrait permettre le retour de l'écrivain en personne – c'est cela qui est important, lire, c'est rencontrer une personne. Déménager, changer de lieu. Revenir en arrière, vers notre jeunesse, notre âge tendre. Nous projeter dans une vie autre. Se perdre, pour se retrouver. La perte, le retour. Nostalgie, heimweh...ils sont toujours ce qu'ils étaient.

LECTURES

Et cela commence en Sologne, avec un château mystérieux, perdu dans les bois. Des enfants, calmes, s'y risquent à des jeux étranges, tandis qu'une jeune fille, vue de dos, comme chez Vermeer, joue du piano. Meaulnes est là qui regarde, et qui attend. Un Pierrot perdu dans les bois, Franz. Une histoire qui n'a pas de fin, ou plutôt qui se recommence indéfiniment, sans GPS – rien que des cartes routières, des lieux-dits, des souvenirs. Et la nostalgie.

Marcel allait venir, il suit, lui aussi, les chemins de l'imaginaire ; une enfance églantine, des clochers qui égrenent leurs noms et en oublient d'égrener les heures. Le temps perdu, une autre recherche, tout aussi longue, aussi ardue. Au bout des sentiers, des jeunes filles en fleurs, des salons endimanchés au quotidien, une cathédrale revisitée aux phares, un bourg qui somnole avant de changer de peau. Des volumes et des volumes, un grand fleuve en crue. L'obscur, la nuit, Céleste.

Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?

Chateaubriand, Georges Sand... des arrêts, l'appel des gares au long cours. Des Mémoires à n'en plus finir, le moi tout puissant. Histoire de ma vie. Des campagnes où François le Champi garde ses moutons, sur tranche dorée. L'odeur des vieux livres que l'on a emmenés aux champs. Et puis qui se sucre, s'épaissit pour finir en rahat-lokoum dans une petite maison carrée, chaulée, et la mer qui vient battre les souches, à l'orée du bois. Quand les paysages mêlent leurs racines.

Les flots viennent se briser contre les rochers du Grand Bé, tandis qu'un pas lourd ébranle le plancher de la chambre du dessus, en son circuit monotone. Et se succèdent, en ce kaléidoscope idéal, des paysages qui n'ont en commun que la lenteur du temps, l'ennui des longs dimanches et des enfances à l'abandon. Des Serres chaudes à l'Aiguille creuse, des palmiers de Nouméa à Vladivostok au bout du monde, du Cimetière marin au jardin de tante Léonie,



LECTURES

Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?

Mais n'entendez-vous donc pas ce galop, du côté de Méséglise? Les trois mousquetaires lancés à la poursuite de Milady... tandis que Jean Cocteau fait signe de la main à Colette, qui respire une rose, sur son balcon du Palais Royal. Rabelais, Ronsard, Hélène, Marie, Cassandre, Picrochole et La Boétie... Que de servitudes volontaires ! Et tous ces compagnons autour de moi, Noëlle, qui nous trace les itinéraires, Alain Miniot, Roger, Léonce qui les font chanter, et tant et tant de bons compagnons, Jean Lacroix, Max Vilain, Paul Ernst... tiens, n'est-ce pas Thierry-Pierre, là, tout près, qui lit Rousseau par-dessus mon épaule ? Il ne peut rentrer chez lui, les portes de Genève viennent de se fermer.

Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?

Mais... ces odeurs d'encens et d'oublies, de gaufres fraîches au milieu des escarbilles, et ce wagon perdu sur une voie de garage, ces embranchements à l'infini, ne serait-ce pas lui, Michel Joiret, qui nous attend avec le rire de Corine, gare du Midi... et tout ce qui lui reste à dire, le bonheur, le goût du vent, sa chanson dans les peupliers, et le cœur changeant des bonnes gens, prompt au souvenir, prompt à l'oubli.

Dis-moi, Blaise, sommes nous bien loin de Montmartre ?

Oui, bien sûr, l'automne prochain, à Berck au bord de la mer.

Joseph Bodson

Charles Léonard, *Congo, l'autre histoire. De Léopold II, fer de lance de l'anti-esclavagisme, à l'esclavagisme des multinationales.* Bruxelles, éd. Masoin, 2017.

Découvrir le Congo, de l'avant-colonisation à nos jours, en passant par la période coloniale et l'indépendance, à travers les yeux d'un homme qui y a vécu une grande partie de sa vie et qui l'aime profondément. Charles Léonard a, en effet, travaillé une dizaine d'années au Congo Belge et une trentaine d'années au Zaïre. De retour en Belgique à l'âge de la retraite, il a suivi de loin l'évolution du pays. Et tout ce qu'on en a dit. Les « anciens du Congo » donnent souvent des démentis à des assertions fausses. Mais la presse leur refuse ses ondes et ses colonnes...

Dans son livre *Congo - L'autre histoire*, l'auteur relate les événements avec l'œil d'un historien, d'un sociologue, d'un humaniste et remet les pendules à l'heure en ce qui concerne la colonisation belge. Ce qui l'a déterminé à prendre la plume, à 82 ans, c'est la volonté de donner un autre point de vue sur cette colonisation. Le point de vue d'un Belge très bien intégré au peuple congolais, dont il connaît la culture et la langue (lingala) et avec qui il a toujours entretenu les meilleures relations.

Le livre est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, il explique pourquoi et par qui la colonisation belge a été décriée. Et pourquoi, au lieu de nous sentir coupables, nous devrions être fiers de ce que les Belges ont réalisé dans une contrée immense, complètement inconnue et sauvage. Loin d'avoir exploité les indigènes, comme on l'en a accusé, Léopold II a, au contraire, été à la base de la lutte contre les esclavagistes arabes, qui sévissaient en Afrique noire depuis de nombreux siècles, et il s'est toujours soucié de la population indigène. En vingt ans, il a instauré une administration remarquable, des



LECTURES

voies de communication (fluviales, terrestres et ferroviaires), des écoles, des hôpitaux...

La campagne de diabolisation de Léopold II et de sa gestion du Congo, menée par l'Angleterre et relayée sans aucune vérification par la presse, est en fait basée sur des calomnies. Une enquête [internationale] a été ordonnée par Léopold II et il en est ressorti tout à fait blanchi et félicité pour la façon dont il menait la colonisation belge, qualifiée à l'époque de «remarquable». Mais les résultats de cette enquête, aussi officielle pourtant que les accusations, sont passés sous silence...

Charles Léonard nous décrit la mise en place d'une nation là où il n'y avait que la nature hostile et des tribus rivales, décimées par des conflits perpétuels, des maladies, des famines, et bien heureuses finalement d'être délivrées des esclavagistes arabes qui fournissaient le Moyen-Orient, mais aussi la France (liberté, égalité, fraternité), l'Angleterre (démocratique), l'Amérique (chevalier de la liberté)... Des esclavagistes qui tuaient ceux qu'ils n'emportaient pas, après avoir brûlé leur village. Mieux vaut sans doute être boy ou travailler dans une exploitation en étant payé, logé, nourri, soigné, instruit, plutôt qu'esclave, arraché à son pays, castré si on est un homme, violée si on est une femme, à condition d'arriver en vie à destination, ce qui était loin d'être le cas de tous, après une traversée enchaînés à fond de cale.

Tout n'a pas été rose dans la colonisation, bien sûr, à commencer par les difficultés insurmontables rencontrées par les Européens, qui ont souvent payé de leur santé et de leur vie les quelques années passées au Congo pour réaliser leurs missions d'exploration et de mise en place d'institutions et de services pour la population indigène. Il y eut sans doute parfois du racisme. Mais, quoique paternaliste et en décalage avec les cultures traditionnelles, la présence des « nokos » (oncles)

LECTURES

belges, des « mundele » (Blancs) n'était pas ressentie comme négative par la population, qui constatait l'amélioration de ses conditions de vie.

Le « Congo Belge » a apporté beaucoup, aux Congolais comme aux Belges. Quant à ne pas avoir formé des élites capables de prendre le relais – ce qui a été reproché – l'auteur rétorque que l'enseignement primaire et secondaire était de qualité et que les meilleurs élèves africains étaient envoyés faire leurs études universitaires en Belgique, avec une bourse. La création d'universités était programmée mais l'indépendance a été réclamée (à l'instigation d'autres pays africains) et accordée vingt ans trop tôt. L'élite congolaise en formation n'était pas encore prête à reprendre le flambeau et à gérer le pays en toute indépendance. La Belgique a coopéré de son mieux au pays nouvellement indépendant. Mais en cinquante ans d'indépendance, le Zaïre/Congo a connu et connaît encore bien des misères et des déboires. Et la situation s'est complètement dégradée.

L'auteur nous expose les faits dans un ouvrage objectif, documenté de façon très complète et très précise, se basant sur des documents officiels et des courriers inédits, effectuant un vrai travail d'historien. Pour la partie plus récente, qu'il a connue, il s'appuie notamment sur les numéros de «Conjoncture économique» du Zaïre, qu'il a rédigés au cours de sa carrière. Il passe en revue les événements politiques et économiques, l'évolution du pays sous la férule de Kasavubu, Mobutu, Laurent Désiré Kabila et Joseph Kabila. Il raconte point par point comment le pays se débat depuis cinquante ans dans d'inextricables querelles politiques, luttes pour le pouvoir, guerres, massacres. Il explique l'ingérence intéressée des pays voisins, des pays européens, des USA et de la Chine, attirés par les immenses richesses minières d'un Congo incapable de se gérer et de se défendre. Il raconte la corruption

LECTURES

omniprésente, le dépeçage de l'industrie minière au profit de quelques Congolais au pouvoir mais surtout au profit des multinationales de pays étrangers, qui se servent royalement, en laissant aux Congolais des parts dérisoires, un véritable pillage des ressources du pays.

Cuivre, cobalt, coltan, or, diamant, pétrole... Le Congo possède tout et se fait magistralement déposséder. La population congolaise est actuellement une des plus pauvres du monde. Et les multinationales sont bien les nouveaux esclavagistes, comme le dit l'auteur. Mobutu avait tellement bien endetté le pays que ni l'Europe ni les USA n'ont plus voulu engager d'investissements. La Chine s'est proposée et maintenant, elle est bien placée sur l'échiquier congolais.

Quel avenir pour le Congo, face aux vautours qui ne reculent devant rien, ne respectant ni la population (comme ces petits creuseurs de mine qui travaillent en surface à mains nues) ni la nature (comme le parc national des Virunga, gravement menacé par la folie humaine, qui braconne, massacre à tour de bras et envisage même l'extraction de pétrole) ?

Isabelle Fable

Claude Raucy, *Sans équipage*. Dinant, éd. Bleu d'Encre, 2017.

Des bateaux factices dans les rigoles de nos enfances, des frères d'armes que l'on se donne à défaut de véritable équipage en croisière : Claude Raucy propose dans ce beau recueil quelques traces nostalgiques d'un lointain passé, lorsque l'enfance baignait ses rêves et lui assurait peut-être de folles aventures avec ses potes.

L'imparfait résonne comme le temps vrai qu'on ne peut balayer d'un seul coup d'épaule : c'est le temps indéterminé et lent des plus beaux rêves.

La mer est ici la référence insigne d'un univers où plages, barque, bateau prennent une allure « éternelle ».

*nos petits bateaux de papier
filaient tout le long du ruisseau*

...

*vous marchiez main dans la main
visages vers le bout du monde
elle chantait des airs bretons*

...

C'est l'époque heureuse des copains, des premières amours, des horizons à conquérir et des « îles » forcément magiques :

*nos îles de torrents et de cocotiers
de vieux forbans aux yeux de guêpes
tu les voulais comme on veut un destin*

...

La fraternité n'a pas pris de rides mais le temps a passé et une sourde nostalgie vibre sous la chemise de ce poète au fond classique dans la forme brève, moderne par les préoccupations intenses qui se lisent au fil des vers :



LECTURES

*frère ô frère
y a-t-il d'anciens amis
survit-on aux naufrages
et pour quels rivages amers*

...

Oui, « vivre fatigue » comme le disait si bien Izzo et le temps corrode les plus beaux contours. Claude Raucy honore en tout cas, de manière touchante, les disparus de nos vies. Ces pépites heureuses de l'enfance. Et l'amertume perce de les avoir perdues.

Belles illustrations grisées de Jean Morette, alignant avec rapidité et justesse les paysages rêvés de petites embarcations à destination des plus beaux voyages.

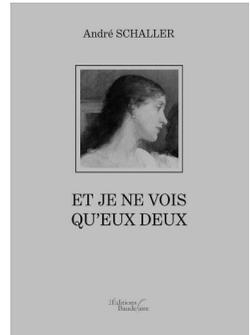
Philippe Leuckx

André Schaller, *Et je ne vois qu'eux deux*. Paris, éd. Baudelaire, 2017.

Le titre, en référence à la chanson de Brel (*Orly*) annonce la couleur et tout le tragique que peut avoir l'amour : on ne voit qu'eux deux, les amants du roman, elle, vingt-huit ans, lui, beaucoup plus âgé. Et encore, lui, on ne le voit qu'en filigrane, au travers des mots de la femme. On découvre leur histoire à travers son ressenti. Heureuse et amoureuse mais très tourmentée par l'absence de l'amant, parti pour l'été. C'est que leur liaison est vécue avec une terrible intensité. Donc l'absence aussi. Et l'inquiétude, le doute. Ils « *ne se sont pas rencontrés, ils se sont tombés dessus* ». Il n'est pas son premier, elle n'est pas sa première. Il sera son dernier, elle l'attendait depuis toujours. Lui, n'attendait probablement plus ce grand amour. Et dit-elle, « *Jean m'aime mais je sais qu'il poursuivra sa course sans moi.* »

Tout le livre n'est qu'un long monologue, où l'auteur se place (avec aisance, semble-t-il) dans la peau de cette femme amoureuse, qui se donne à fond, avec passion, lyrisme, poésie, mysticisme même à cet homme. Il lui manque atrocement. Elle ne sait pas quand il reviendra, elle ne sait pas s'il reviendra. Son récit est ponctué de « *Si Jean devait me quitter* » puis de « *Quand Jean me quittera* ». Pour arriver à « *Jean veut que je le quitte* » - avant les ravages de l'âge.

Elle ne survit pendant ce mois que pour l'attendre, « *pendue au bout de son amour* », cloîtrée chez elle, à suffoquer de chaleur, à ressasser les souvenirs brûlants, à se repaître du bonheur de cet amour, à craindre aussi cette passion, qu'elle devine mortelle. Dans son esprit, Jean et elle sont inséparables, « *pages paires et impaires d'un même livre* ». Et dit-elle, « *Où que je sois sans Jean, je serai en exil. Seule, je deviendrai une*



LECTURES

île. Une île sans trésor. » Mais elle accepte, elle se dit « *fusillée volontaire* », elle « *aime son mur et ses balles* ». Elle aime tout ce qui vient de Jean.

On pourrait craindre l'ennui au cours de ce long périple où une femme s'épanche à loisir mais c'est suffisamment varié et bien écrit pour conserver l'intérêt du lecteur pour cette amoureuse qui analyse, commente et détaille son amour et ses affres pendant plus de cent pages.

Isabelle Fable

Bertrand Scholtus, *Guerre sainte*, Hévillers, éd. Ker Editions, 2017.

C'est ce qu'on appelle une entrée en force ! Pour son premier roman, l'auteur ose une brique de 387 pages et le souffle du grand large, nous menant de Bagdad à Dubaï en passant par Rome et l'Espagne. Surtout, il ose s'attaquer à des thématiques des plus délicates, du terrorisme islamique au conflit Israël-Palestine. Mais avec une astuce productrice de suppléments de sens : l'uchronie et le renversement du cours de l'Histoire : « À quoi ressemblerait aujourd'hui notre monde si les Ottomans avaient vaincu à Vienne en 1529 et conquis l'Europe ? ». Bonne question. Et Scholtus de tenter d'y répondre, d'imaginer un autre possible, qui nous renvoie cependant aux tourments d'aujourd'hui. Car « la foi peut fabriquer des saints comme des démons ». Toute foi. Et le mérite premier est dans la piqûre de rappel intellectuel. Toute communauté humaine est soumise aux mêmes engouements, tensions, distorsions. Et chaque mythologie, religieuse ou pas, recèle suffisamment d'éléments pour... TOUT justifier. Ce faisant, l'auteur touche à un point névralgique de ma philosophie personnelle : les mécanismes de la psyché humaine préexistent à toute idéologie. Celui qui est (s'est ?) programmé pour faire le Bien le fera au nom du catholicisme ou de l'islam, du judaïsme ou du communisme, d'une fraternité laïque, etc.

L'autre grand mérite du roman est de nous dispenser de toute démonstration de laboratoire, de toute envolée pesante. Non, Scholtus peint une véritable épopée, au souffle inusité en nos terres francophones, qui nous transporte aux côtés d'êtres humains des différents bords, jeunes ou vieux, intégrés ou en désintégration intérieure, victimes ou bourreaux, nous fait partager des tranches de leurs vies, mettant en situation les



LECTURES

actes, les paroles qui nous font hurler depuis nos fauteuils.

On sera donc déstabilisé tout en étant emporté par le suspense du thriller, en espérant jusqu'au bout que la longue quête/enquête menée par un père de famille lui permettra de sauver son fils des dérives sectaires, des forces de répression ou du culte maudit de l'attentat-suicide.

Un livre citoyen qui peut aider à dépasser les clichés et les œillères, attiser le doute et la remise en question, l'esprit critique. Et on applaudira l'éditeur Xavier Vanvaerenbergh/Ker, qui a accepté d'exploser les standards de l'édition belge, fidèle à l'idéal qu'on lui connaît.

Philippe Rémy-Wilkin

Jean-Loup Seban, *L'Épopiade et L'Apolloniade*. Bruxelles, éd. Robert Clerebaux, 2017.

Une nouvelle œuvre de Jean-Loup Seban constitue toujours un événement culturel et esthétique.

Il n'y a qu'à voir et toucher les couvertures raffinées et rares de ses ouvrages, ces verts profonds animés de volutes : on croirait voir un étang habité de créatures étranges, pour se voir persuadé du caractère exceptionnel du livre.

Une fois le pas franchi, dès l'ouverture du carnet, la parfaite adéquation du contenu et de l'écrin qui le protège saute aux yeux.

Cette recherche de la perfection qui anime le poète Seban lui a valu de nombreuses nuits blanches, passées à ajuster les rimes, à les adapter, les imbriquer jusqu'au résultat parfait, un rite pratiqué selon des règles sévères, qu'il respecte à la syllabe près.

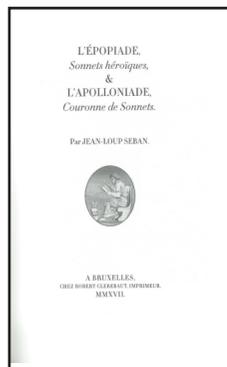
L'exigence de cette excellence a d'ailleurs valu à Jean-Loup Seban d'être honoré du prestigieux Prix Charle Le Quintrec, décerné par la société des Auteurs et Poètes de la Francophonie à Paris.

Honneur rare dont il ne vous soufflera mot tant la modestie des grands est son apanage.

Les orfèvres français de poésie classique ne s'y sont pas trompés en le célébrant ainsi.

Si on considère son oeuvre à la loupe on remarque qu'à la différence de *La Bergeride* où s'épanouissaient des vers libres, ce recueil-ci privilégie le sonnet classique et toutes les règles qui s'y rattachent. *L'Épopée Impériale* est exemplaire à ce titre.

Le recueil débute dans une savante évocation, un déferlement, un fracas de ruines et de puissances. Le lecteur subjugué s'embarque dans ce chariot de sonnets, d'abord escorté par



LECTURES

L'Épopée Barbare :

*De nuit l'amoureux donc par la porte secrète
Pénètre dans le cloître, envahit la retraite,
Arrache la nonette à son destin sacré*

Je songe à Victor Hugo, et fredonne Brassens, cette histoire de nonne qui aima un brigand...

Enhardi par ce romantisme, le lecteur poursuit son voyage enchanté aux côtés de *L'Épopée Chrétienne* avant d'atterrir en douceur sur une couronne de sonnets d'où fuse cette belle question : *L'art d'aimer n'est-il point d'abord spirituel ?*

*Contemple , ô jeune cœur plein d'émoi sensuel,
Cette pâle anémone à la fin douloureuse.
L'art d'aimer n'est-il point d'abord spirituel ?*

La poésie est-elle un travail ?

On pourrait s'en douter rien qu'à voir Jean-Loup Seban, pris par une fièvre créatrice, passant des nuits et des nuits à parfaire ses sonnets, maniant ses infinies connaissances qui vont de l'Antiquité à l'Empire jusqu'à aboutir, au matin, à la forme parfaite, labeur magnifique qui lui a valu, à Paris, ce grand prix de poésie classique.

Après des nuits entières occupées à aligner des strophes, comme un musicien virtuose compose ses symphonies, dans le plus strict respect des règles de la Poésie Classique, Jean-Loup Seban nous offre avec *L'Épopiade & L'Apolloniade* un nouveau trésor de lecture, jamais égalé et dont, avant tout autre chose, il convient de se repaître.

Anne-Michèle Hamesse

Octobre 2017

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le 3 décembre 2017, Isabelle Bielecki a participé à la Conférence internationale dédiée au 300^e anniversaire des relations belgo-russes. Elle y a prononcé une conférence intitulée : *L'intégration, réussite ou échec ?*

Isabelle Bielecki

À l'occasion de la parution de son dernier livre, *Le jour est aussi une colère blanche*, Éric Bruchier a été l'invité du Goût des Lettres, le vendredi 20 octobre 2017.

Éric Bruchier

Le 4 novembre 2017, Yves Caldor a présenté son roman *Le train des enfants* au salon d'AuvelaisLivres.

Yves Caldor

Lorenzo Cecchi a dédié son dernier ouvrage, *Blues social club*, le 26 novembre 2017 à Mon's Livre.

Lorenzo Cecchi

Thierry-Marie Delaunois a dédié ses ouvrages à la Foire du Livre d'Auvelais les 4 et 5 novembre 2017, à la Foire du Livre Belge d'Uccle le 18 novembre, et à Mon's Livre les 25 et 26 novembre 2017.

*Thierry-Marie
Delaunois*

Le 17 novembre 2017, Pierre-Jean Foulon a inauguré son exposition *Images et Textes* au Centre Culturel de Thuin.

*Pierre-Jean
Foulon*

Une communication consacrée à Christophe Gérard, intitulée *Christophe Gérard et le brouillage des frontières génériques*, a été prononcée par Renata Bizek-Tatara le 18 novembre 2017 au Centre d'Études Slaves, à l'occasion du colloque *Penser le roman francophone contemporain*. Il a dédié ses ouvrages les 2 et 3 décembre 2017 au Cercle Royale Gaulois, dans le

*Christophe
Gérard*

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

cadre du Salon bruxellois du livre d'histoire.

Jacques Goyens

Jacques Goyens a dédié son dernier livre, *Villes-carrefour de civilisation*, les samedi 18 et dimanche 19 novembre 2017 à la Foire du Livre Belge d'Uccle.

Pascale Hoyois

Les samedi 2 et dimanche 3 décembre 2017, Pascale Hoyois a tenu un stand au Salon bruxellois du Livre d'Histoire, y présentant son roman et sa pièce de théâtre traitant du 16^è siècle.

Jacques Ménassié

Jacques Ménassié a participé au salon d'AuvelaisLivres, les samedi 4 et dimanche 5 novembre 2017. Il y a réalisé une lecture de son roman *Papier de riz*.

*Adolphe
Nysenholc*

Le mardi 31 octobre, Adolphe Nysenholc a présenté son roman *Bubele, l'enfant de l'ombre* à l'Espace Art Gallery de Bruxelles.

*Colette Nys-
Mazure*

Colette Nys-Mazure était l'invitée d'une rencontre littéraire à la Librairie des Éditeurs Associés (Paris) le 17 octobre 2017, à l'occasion de la création de la nouvelle collection des éditions Esperluète « Orbe ».

*Philippe Rémy-
Wilkin*

En septembre, Philippe Rémy-Wilkin a publié quatre analyses sur la plateforme culturelle d'Éric Allard « Les Belles phrases », consacrées à Barbara Abel (*Je sais pas*), Gérard Adam (*Stille Nacht*), Jean-Pol Hecq (*Tea time à New Delhi*) et Bertrand Scholtus (*Guerre sainte*). Il a publié une nouvelle, *Macronmegas*, dans le n° 296 de la revue *Marginales*. Son dernier roman, *Lumière dans les Ténèbres*, a été présenté dans le magazine mensuel *Wolvendael* en novembre. Il a dédié ses livres le 11 novembre 2017 au Salon Tournai-la-Page, où il a aussi été interviewé par Notélé. Le 12, il était en

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

séance de dédicace au Salon du Livre de Charleroi. Les 18 et 19 novembre, il a dédicacé ses livres au Salon du Livre Belge d'Uccle, et a été interviewé publiquement par Jacqueline Rousseaux. Le 30, il a été interviewé à la RTBF/Première pour l'émission *Un jour dans l'histoire*. Il a aussi publié un article sur la plateforme culturelle Karoo, *Cinéthèque idéale/Préhistoire du cinéma*, et un article dans « Les Belles Phrases » consacré à *Hope* de Sylvie Godefroid. En décembre, il a dédicacé ses livres les samedi 2 et dimanche 3 au Salon du Libre d'Histoire du Cercle Gaulois (Bruxelles) et a publié deux articles dans Karoo, le premier intitulé *Cinéthèque idéale/ Les années 1910*, le second consacré à *My Suitor* de Berntholer, dans la rubrique «This is your Song».

Dans le cadre de la Fureur de lire, Pascale Toussaint et Jacques Richard ont inauguré *Les rendez-vous de la Luzerne* le samedi 14 octobre 2017 à la Maison Louis Scutenaire (Bruxelles). Tous deux ont été invités par l'Université de Rabat à y donner des conférences, respectivement consacrées à la littérature belge et au surréalisme belge.

Pascale Toussaint
&
Jacques Richard

Agnès Sautois a participé au Salon du Livre d'Histoire du Cercle Gaulois (Bruxelles) les samedi 2 et dimanche 3 décembre 2017.

Agnès Sautois

Daniel Salvatore Schiffer s'est entretenu avec Valérie Trierweiler en septembre 2017, à l'occasion de la parution du premier roman de celle-ci, *Le Secret d'Adèle*. Cet entretien est paru, entre autres, dans Le Jeudi (Luxembourg) et sur le site Agoravox. L'Académie Royale de Langue et Littérature françaises l'a chargé de plusieurs cours-conférences au Collège Belgique, qui se dérouleront en janvier et février 2018, dans le cadre de la parution de son livre *Traité de la mort*

Daniel
Salvatore-Schiffer

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

sublime. Ces conférences auront pour titre général *La mort comme œuvre d'art, ou la transcendance du sublime*. Le 6 novembre 2017, sur son blog de Médiapart, il a publié un article intitulé *L'affaire Puigdemont et Bruxelles: au seul nom des droits de l'homme*. Son entretien avec Dolorès Oscari, directrice du théâtre Poème 2, est paru le 9 novembre sur le site d'AgoraVox. Son article d'hommage à Jean d'Ormesson, que l'on a pu lire dans ce numéro, est paru le 5 décembre sur le site de la RTBF et à la une du journal luxembourgeois *Le Jeudi*.



Dans notre n° 23, à la fin de l'article de Jean-Pol Masson à propos du livre *Simenon et la justice* de Christian Guéry et Alexandra Fabbry, la mention: « cet article avait été initialement publié au **Journal des tribunaux** de 2017, p. 406-407 et est reproduit avec l'aimable autorisation de ce périodique », avait malencontreusement été oubliée.



Chers Membres,
Chers Amis de la littérature,

Vous contribuez, depuis longtemps déjà pour certains, à la vie de l'AEB par votre inscription et votre cotisation. Cette cotisation représente une partie non négligeable de nos rentrées ; jointe à la subvention accordée annuellement par la Fédération Wallonie-Bruxelles, elle nous permet nos activités. Nos efforts sont centrés, comme vous le savez, sur la défense du patrimoine de notre littérature belge de langue française, et surtout de la production éditoriale actuelle.

Une modeste augmentation est indispensable afin d'actualiser cette cotisation aux « normes » actuelles de frais sans cesse à la hausse. Nous passerons donc à **37 €** pour l'année 2018.

À verser sur le compte :

IBAN: BE64 0000 0922 0252.

BIC: BPOTBEB1

Avec mes salutations littéraires et amicales

Le trésorier
Carino Bucciarelli

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 24 | DÉCEMBRE 2017



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.